

LÀ OÙ LE SOLEIL SE LÈVE

LÀ OÙ LE SOLEIL SE LÈVE

*"Elle est retrouvée!
Quoi? - L'éternité
C'est la mer allée
Avec soleil"*

A. Rimbaud

LÀ OÙ LE SOLEIL SE LÈVE

(Ceux qui disent, les Autres se taisent)

Des hommes et des femmes à la mémoire fragile, font le récit de ce qui est arrivé

Une grande plaine où l'herbe a repoussé, un chien devenu sauvage, l'infinie douceur de la désespérance...

LE VOISIN

(Les Yeux brûlés)

Le Voisin, taciturne et violent, quand les gens parlent ils disent: "le voisin".

La cuisine d'un homme qui vit seul, encombrée de journaux, d'objets inutiles.

Après-midi d'averses, les restes du repas sont encore sur la table, la télévision est allumée.
Dans un coin de la pièce, couchée, la chienne s'est endormie...

LE VOISIN

Par moments on voit les images de la télévision se refléter sur son visage

Le Voisin (Debout, près de la table) On les tenait comme ça... Et ceux qui ne voulaient pas parler, on leur mettait dans la bouche... Souvent ceux qui venaient après disaient tout ce qu'on voulait... Ils dénonçaient leurs frères, ils inventaient des noms... Des types qui n'avaient rien fait pouvaient dire n'importe quoi... Ils commençaient à parler, personne ne pouvait plus les arrêter. La peur les prenait à l'intérieur, elle se dessinait sur leur visage, ils n'étaient plus rien d'autre que ce qu'ils avaient à dire, *leur propre souffrance*... Mais les ordres étaient qu'ils disent quelque chose, il n'y avait pas de question à se poser, c'était les ordres. Il fallait qu'on apprenne nous aussi... Il fallait qu'ils puissent espérer s'en sortir, sinon ils se laissaient mourir, ceux qui mouraient nous regardaient dans les yeux, ils nous laissaient leurs âmes pour nous pourrir la vie... Il fallait aussi qu'ils aient peur du mensonge. Ceux qui n'avaient pas peur ne disaient rien, ceux qui avaient trop peur disaient n'importe quoi. Notre travail à nous était qu'ils gardent espoir, qu'ils comprennent que pour partir ils devraient nous parler, mais la plupart avait trop peur de ceux qu'ils retrouvaient dehors... Il fallait du temps et de l'intelligence pour arriver à ce qu'on voulait, aucun animal jamais ne l'aurait fait. Il fallait de la conscience, du ressenti. On appelait ça le "travail". Le reste du temps, on attendait, il n'y avait rien d'autre à faire. On détestait le temps qu'il faisait, le soleil, la vie qu'on nous prenait. Il y avait souvent des jours entiers, des semaines sans rien faire. Le "travail" arrivait, on le faisait, et puis chacun retournait dans son coin, à son ennui. Quand je suis revenu ici, je ne savais plus rien faire, ni parler ni travailler ni rien. Je ne faisais plus que dormir. Mon père avec mes frères ont essayé de comprendre au début, ma mère disait de me laisser tranquille, mais bientôt tout le monde s'est habitué à ce que je ne dise rien, au silence que j'avais ramené. (Temps) Plus tard j'ai recommencé à travailler. (Il regarde la télévision. La chienne le regarde, puis se recouche) Personne ne viendra aujourd'hui... Ceux qui viennent par ici sont des fantômes, ils vous parlent mais la main les traverse, il ne faut pas les écouter. Ici, personne ne vient. La terre d'ici est comme un morceau de pain laissé sur une table. Un homme y est assis depuis tellement de temps que personne ne fait plus attention à lui. Des oiseaux se posent sur son épaule, ils mangent le pain qui est resté sur la table, mais l'homme lui ne bouge pas, il reste là, avec les oiseaux... Un jour, une heure, l'été, l'hiver, le temps n'a plus aucune importance... On est là à attendre, porté par des mirages, comme une eau croupie qui garde prisonnier les nuages. Il y a des formes sans nom, des visages... On se sent soi-même devenir un fantôme. On voudrait ne pas laisser le remords s'installer, ne pas lui donner prise, juste écouter son murmure glisser contre soi..... Partir d'ici/ Pouvoir se taire/ Être immobile sur le

chaos du monde/ S'abandonner/ Être comme une danse/ Disparaître comme la pluie/ Être soi-même sa propre disparition/ Dans un éveil au monde/ Ne plus se souvenir/ Devenir un arbre, une chaise/ Le lit dans lequel le père couché regarde ses enfants..... Quand je suis revenu ici, je ne savais même plus les mots qu'il fallait dire. UNE TABLE. UNE CHAISE. UNE ASSIETTE. LE CIEL DEHORS. UN ARBRE COUPÉ. "Quand donc recommenceras-tu à travailler?" disait mon père. Maintenant que tu es revenu, tu peux nous aider. Il faut que tes mains servent à tout le monde, et puis tes bras aussi, nous avons besoin d'eux." Je restais dans la chambre, souvent toute la journée, j'écoutais les conversations à propos de moi. J'étais de l'autre côté. Eux ne comprenaient pas que je reste enfermé, alors que d'autres comme moi, revenus eux aussi, s'étaient remis à travailler. C'était surtout que je ne dise rien. Tout allait bien, mais il fallait me laisser me taire, il me fallait le silence. Les mots que j'avais à dire ne s'accordaient plus avec personne. Je voulais rester seul, quand eux pensaient que je ne voulais plus les voir... Ils ont fini par croire que j'étais dérangé, que je n'étais plus rangé à la même place depuis que j'étais revenu. Je lisais dans ma chambre, des articles de la Sélection du Reader's Digest. Je les lisais tous. J'apprenais par coeur les mots que je ne comprenais pas. Je découpais des pages entières que je gardais sur moi pour les relire plus tard... Après la mort de mon père, mes frères sont partis. Ils voulaient trouver un autre travail. Moi je suis resté ici, resté avec ma mère. "Quand donc trouveras-tu une femme?" ne cessait-elle de dire... Je m'occupais de la maison et de tout ce qu'il y avait à faire. Plus tard quand elle n'est plus sortie, je me suis occupé d'elle, pour le lit, le repas, le bois à ramener, le reste. Elle a fini par ne plus se lever parce qu'elle ne pouvait plus bouger ses jambes. Je la prenais dans mes bras pour l'emmenner dans la salle de bain... C'est moi qui la déshabillais, qui la lavais. Avec un gant et du savon je passais ma main sur son corps vieilli... Après j'ai recommencé à travailler... Pour dormir j'ai pris sa chambre, pour habiter je suis resté ici. (La chienne tourne sur elle-même puis se recouche. Temps) "Les ordres! Les ordres!" Chacun voulait croire qu'il n'y était pour rien, ou bien qu'il avait raison de faire ce qu'il faisait, pour lui-même, pour les autres, pour ceux qui viendraient après. Certains étaient brûlés comme de la terre de ce qu'ils voyaient, de la violence, de la pauvreté, de ceux qui savent pour les autres, de l'indigence des chefs. La pauvreté ici aussi on la voit, mais chacun la garde pour soi, elle disparaît dans la nuit... (Temps) Demain il faudra que je parle à quelqu'un... (Temps) Moi j'étais comme la chienne qui tourne sur elle-même, je ne savais plus s'il fallait espérer ou attendre, me perdre ou continuer. Beaucoup de terres sont devenues des déserts, à force d'attendre. Moi j'étais cela aussi, l'homme qui est devenu un désert. J'entendais le tumulte derrière la porte, les voix de ceux qui sont comme des hommes mais qui ne sont plus que des voix. Elles disent la pauvreté, la misère, la joie qu'elles ne savent pas trouver. Comment ne pas les entendre? Leur murmure étouffé vient jusqu'ici, lavé par le monde. Elles disent la désespérance et les aveuglements, les terres traversées, les cris des femmes perdues, et ceux des autres qui se crèvent les yeux pour vendre de quoi pouvoir manger. L'humanité est dite, il faut la reconstruire! La guerre et la faim couchées pendant que nos plaisirs gardés se protègent, derrière des murs toujours plus hauts... Les images de la télévision, comment viennent-elles jusqu'ici? Comme l'étoile morte, ce qu'on voit a déjà été. Nos yeux sont aveugles et ceux qui parlent sont sourds, jusqu'à la déchirure... Si je voulais moi, je pourrais acheter toutes les choses du monde, j'ai la publicité! Je reçois des catalogues... (Il regarde la chienne. Temps) Bientôt, personne ne saura plus que nous habitons ici, l'herbe et les bêtes finiront par prendre notre place et vivre pour nous à l'intérieur de nos maisons... "*Quand donc trouveras-tu une femme?*" ... Avec envie parfois on éteint la lumière. Comme on s'endort, on espère trouver un rêve, pour se réconcilier avec les autres, avec soi-même, avec le monde autour. Un dernier rêve qu'on garderait pour soi, une petite éternité, la sienne, que personne ne viendrait chercher... On ne veut même plus comprendre. (Grand temps. La chienne vient se coucher près de lui) Demain, j'irai voir les autres. Je leur demanderai pour les pierres, pour le chemin aussi. (Silence) J'étais là, je ne

bougeais pas. Je devais les aider quand le type était trop fort, mais celui-là ne bougeait pas. Tous ceux qui étaient là lui avaient dit de parler. Ils lui avaient dit que les autres l'avaient fait avant lui, qu'il le ferait aussi, mais lui ne voulait rien savoir et personne n'arrivait à le décider. Le "travail" a duré plusieurs jours, le chef voulait s'acharner. Ce qu'il voulait savoir, il le savait déjà, mais il ne supportait pas le silence de celui-là. C'est lui qui est allé chercher l'enfant, lui qui s'en est occupé devant nous, et devant les yeux de l'homme. Personne ne disait rien. L'homme lui ne pouvait déjà plus parler... L'enfant est mort comme ça, sous nos yeux, le chef l'avait tué pour rien, il le savait. Le soir même, il nous a ordonné de les faire disparaître. Le lendemain personne n'en parlait plus, chacun voulait oublier ce qui s'était passé. Moi j'étais dans la cour, immobile, je regardais le soleil comme de la nuit en plein midi, et puis je suis tombé par terre. Je ne sais plus ce qui est arrivé, ce sont les autres qui m'ont ramené. (Temps) Avant mes frères venaient le dimanche, ils buvaient le café avec nous. Après quand ils partaient, je restais avec elle. Elle était comme du repos pour moi. Je savais que j'étais encore son enfant, que je le resterai, pour le reste du temps. Cela me protégeait. Il existait quelqu'un encore avec qui je pouvais être ce que j'étais, la part réduite de ce que j'étais devenu. L'humanité de n'importe quel homme perdu trouverait encore sa place dans le regard de sa mère. Rien d'autre que cela. Une mère pour un fils oublié du reste des hommes. Il n'y a pas d'autre amour que celui-là. Comme un chant qui vient par le seul chemin que le chant peut trouver... Nourri dans le lit d'un ruisseau/ L'homme qui redevient un homme/ Un homme qui n'a plus peur/ De se regarder/ De se dire/ De voir le monde autour de lui/ Et de le dire à celui qui est proche... Et que sa voix lui revienne, abandonnée, même dans une autre langue... *Nous ne sommes pas nous-mêmes dans le monde que nous faisons, et la beauté du ciel ne dit pas le jour qui disparaît dans la nuit.* (Il regarde la chienne) Demain nous trouverons quelqu'un pour parler avec nous. (Temps. Il regarde dehors) Il va bientôt faire nuit. La nuit, les choses n'ont pas le même nom, elles disparaissent et deviennent ce que nous imaginons. Je ne veux pas rester dans la nuit et n'être qu'une voix qui se perd quand l'être n'est plus là. Je voudrais être au jour autre chose que l'ombre dont les autres disent: celui qui ne parle pas. Celui qui ne dit rien devient un autre. On finit par avoir peur de lui, comme on a peur de sa propre peur. La pensée qu'on lui prête est comme un animal en cage ramené d'un autre pays. Il y restera et des enfants viendront le regarder, tenus par la main de leurs parents inquiets. Car l'homme ne dit rien, prisonnier de ses propres certitudes, il se tait ou bien hurle, mais il ne parle pas. La parole échangée n'est là que pour dire le silence, celui qui nous éloigne des autres, de nous-mêmes, de la chance possible d'une autre humanité. Il faudrait aussi pouvoir ne pas être seul. (Temps. Il sourit en pensant à la phrase de sa mère) L'enfant avait les yeux ouverts. Quand il est entré, amené par le chef, il n'a pas reconnu son père, qui avait déjà perdu connaissance. Il ne parlait pas le français. Il n'a rien dit que nous ne savions déjà. Plus tard le chef a dit: "Emmenez-les! Rien de ce qui est arrivé ici n'a existé."

(La chienne est restée à côté de lui, il la caresse. Ils restent ainsi tous les deux, ne sachant plus très bien lequel des deux a le plus besoin de l'autre. Dehors on entend l'averse violente.)

LA FEMME PERDUE

(Le Silence des Morts)

La Femme, étrangère quel que soit le lieu

Le bord d'une route qui disparaît au loin

Fin du jour, la nature est incendiée par le ciel qui se confond avec le paysage. Il perd peu à peu sa matérialité, on sent la chaleur de la journée passée...

LA FEMME PERDUE

La Femme, seule, marchant sur le bord de la route

La Femme Personne n'habitera plus ici maintenant... Comme les pierres disparues d'un mur, ceux qui ont vécu se tairont, personne ne parlera pour eux... La vie qu'il y a eue ici s'oubliera. (Elle sourit) Et l'histoire de ceux qui sont nés, racontée par ceux qui les ont connus, ceux-là qui ont disparu à leur tour sans être raconté par d'autres, de ceux-là non plus il ne restera rien... L'histoire des hommes n'est que l'histoire de quelques uns, pris en exemple et montrés aux autres, les autres ne comptent pas. Ils sont des noms sans visage, des voix qui se perdent, des bouches restées ouvertes. Ils disparaissent dans le silence et l'oubli de ceux qui parlent pour eux, *souffle dans les branches de l'arbre...* Moi, je suis d'un autre pays que celui-là. Mon nom à moi est resté loin d'ici. Là-bas. (Temps. Elle regarde le soleil. On entend quelques aboiements lointains) Quand les hommes sont venus me chercher pour que je dise et que je reconnaisse les miens, j'ai pensé: c'est parce qu'ils sont morts qu'ils s'intéressent à moi. Ils veulent que je dise leurs noms pour mieux les oublier, parce que dans mon pays un mort qui n'a pas de nom est comme une porte restée ouverte, il n'a pas encore fini de parler. Alors je les ai reconnus et puis je suis partie, comme j'étais. "On va te ramener dans ton pays" a dit l'un d'eux. "Quel pays?" j'ai dit. "Mon pays était celui de ceux que vous avez tués, je n'ai plus de pays maintenant. Le seul pays que j'ai, c'est le pays de morts, est-ce que tu vas me tuer moi aussi?" J'ai regardé l'homme resté silencieux et puis je suis partie. "Je ne veux plus avoir de pays", j'ai dit à l'intérieur de moi. *Le ciel était comme de la pluie, il disparaissait dans la terre* (Elle respire) Après je suis arrivée ici, j'ai fait le travail. La femme avait dit: "Si tu fais le travail alors tu habiteras ici." J'ai fait ce qu'avait dit la femme, je suis restée ici. Le reste de ma vie, je suis restée ici. (Elle s'arrête) Maintenant je n'ai plus la force, je ne veux plus aller plus loin. Je suis trop vieille et fatiguée, je ne veux plus aller nulle part. La femme trouvera quelqu'un d'autre pour le travail. Moi, je vais rester ici, attendre le soleil (Elle s'assoit sur une pierre) Attendre là, dans la chaleur et le silence d'ici. (Silence. Elle regarde autour d'elle) Les hommes ne savent plus que le travail, le travail et le sommeil... Les morts ne les protègent plus parce qu'ils ne savent plus écouter le silence. (Elle enlève ses chaussures) Alors les morts ont fini par se taire, par laisser les vivants se défaire de leur vie. (Temps) La vie passée, les souvenirs, l'équilibre perdu de l'autre temps, LA MAIN TENDUE DE LA SÉPARATION, il n'y a plus d'autre ciel que celui que nous voyons... La femme voulait que je vienne, elle ne voulait pas rester seule. Quand je suis arrivée ils faisaient le partage. "Tu garderas la maison et moi je prendrai l'argent, pour le reste on s'arrangera entre nous. Il faudrait trouver quelqu'un pour les meubles et vendre les affaires et puis les donner lorsque personne n'en voudra plus. Les vêtements, il vaut mieux les brûler, que personne ne les prenne. Ce qui reste maintenant, ce n'est que de la vie, de la vie sans eux, mais de la vie."

La femme parlait avec sa soeur, moi j'étais assise à côté, j'écoutais ce qu'elles disaient. Je n'avais jamais repensé à mon pays, quand le frère de celui qui avait fait mes enfants avait dit qu'il fallait que je parte, et que celui-là n'avait rien dit. "Je vais partir sans vous, j'ai dit à la femme, cette fois je ne reviendrai plus. Maintenant vous n'avez plus besoin de moi, maintenant vous aussi vous savez écouter le silence. Celui qui est comme l'ombre du soleil, plus grande avec le jour qui finit et plus claire avec celui qui commence. Vous et moi nous nous appartenons. Moi je suis comme vous, une femme perdue, traversée des pays, de la chair et du sang, de la solitude qui n'a pas de manteau. Le mort qui est le vôtre je l'emporte avec moi. Je vais suivre son chemin et me perdre avec lui, le jour lointain viendra nous séparer." Comme les oiseaux descendus de l'intérieur du ciel, comme pour un jour d'orage sans pluie, j'ai pris son malheur sur moi comme elle m'avait prise moi lorsque j'étais venue ici. (Elle se lève) Je vous attends, morts - j'ai dit - vos silences sont des mensonges. Je veux écouter votre voix, l'entendre me dire qui je suis, et me dire aussi à qui vous appartenez.... Je veux savoir votre pays... Alors je vous dirai le mien, et nous nous échangerons ensemble... Tout le monde peut se taire et dormir mais nous pouvons aussi parler, et dire que nous sommes en vie... J'ai embrassé la femme, et puis je suis partie. *Toujours une étrangère, rien d'autre que cela.* (Temps) Maintenant je n'ai plus nulle part où aller et personne ne viendra plus me chercher. Les morts sont mélangés comme l'étoile dans le jour qui finit. La pauvreté serait de n'avoir rien, moi je suis venue jusqu'ici. La femme, je ne veux pas l'oublier. La nuit peut venir, j'ai brûlé ma peau et je n'ai plus rien à donner. Je ne veux pas de la clarté trop fière, celle qui méprise ceux qui ne vivent pas comme les autres leur disent. Ceux-là, je veux les prendre avec moi... Il n'y a rien à garder que le nom, rien d'autre que cela/ Il faut partir/ Car seule la rupture donne à voir/ A celui qui reste à celui qui s'en va/ Seul l'animal effrayé, dans son cri ouvre les yeux/ Lui seul voit le regard... (Elle sourit) Il ne faut pas trop vieillir... (Elle sourit encore) Pas trop vieillir. (Temps) Déjà le jour se vide. Il incendie le ciel... Dans la nuée, ou la poussière... *L'homme que j'aimais m'a chassée, c'est son frère qui l'a fait parce que lui n'a rien dit. C'est sa soeur qui a gardé mes enfants, ce sont eux que les soldats m'ont demandé de reconnaître.*

(Elle regarde le soleil. Temps. Elle se couche sur le sol comme un petit animal épuisé et prend de la terre dans ses mains. Une nuée d'oiseaux dessine une arabesque dans le ciel. Le soleil, lui disparaît dans le silence du ciel resté vide. Silence. Nuit)

LÀ OÙ LE SOLEIL SE LÈVE

(Une Image du Désir)

Car l'homme travaille. Comme une disparition, à lui-même, aux autres, au monde autour de lui. Il accomplit le geste qui lui donne son nom. Il n'est plus le fils de son père, le mari de la femme qu'il aime, le père de ses enfants, il est tout entier celui qui travaille. Sa main est comme la clé qui ouvre un autre monde, qui tout entier l'absorbe, le retient, le respire. Son corps devient le souffle. Car le travail est toujours une machine, que seul l'homme peut voir, même invisible, même absente, même irréelle ou pensée, elle est son *évaporation*. Lui est pour elle le baiser sur la pierre, celui qui redonne la chaleur à l'acier, la vie au noyé. Il connaît son mouvement, sa sueur le fait glisser au-delà même de sa propre durée. Car l'homme qui travaille n'a pas de temps, il est comme l'animal qui court sans que sa course à lui ne rejoigne personne. Sans proie, il est lui-même sa propre fin. Il oublie le reste du monde autour, pour mieux en concevoir un autre, à l'intérieur de lui-même. Un monde d'irremplaçabilité, de temps à ne pas perdre, d'obligations choisies, ou d'importances forcées. Des images qu'il se donne à lui-même pour son repos, juste pour ne pas dire l'indicible sensation, celle qui oublie le silence, celle qui entoure ce qui devrait être dit et qui est cela aussi: le regard perdu des hommes qui maudissent leur travail trop dur, mais qui se taisent de ne pas savoir parler, et gardent pour eux ce qu'ils échangent à la pause, la mémoire lointaine d'une ancienne guerre qui ne se raconte pas, "*Moi aussi j'ai vécu cela*". Il y a de la fierté d'homme inventée pour lui-même dans la dureté de ce regard-là. Cela l'homme ne sait pas le dire. Car l'homme ne sait dire son silence à personne, personne, c'est la femme, qui l'attend et qui seule connaît son exil. Eprise de promesses, de souvenirs oubliés, elle est celle qui voudrait ne plus attendre, ne plus se tenir sur le seuil et regarder le soleil, pouvoir s'émouvoir mais l'homme lui a besoin de son attente à elle, et elle a besoin de sa présence à lui. Dans son attente elle voit comme il travaille, et sait que malgré tout il reviendra la prendre, là où elle est, non pas parce qu'elle l'attend, mais parce qu'elle y est. Parce qu'elle est là, alors il l'embrassera, il lui donnera ce qui reste de lui, la cendre du jour, nuage de son dernier désir, *ce qui reste*. Et toujours l'homme disparaîtra, et toujours la femme attendra. Il pourra devenir la femme et elle, prendre sa place à lui, mais l'attente restera la même et la disparition aussi. Qui demande cela? Et pourquoi l'homme qui prie n'a pas de femme? dit-elle en regardant dehors, sa perte en de visions lointaines. Peut-être alors l'accomplissement est ce qui reste. Quand l'abandon de toute chose est consumé, la douceur infinie, ce qui reste est comme une caresse sur la peau, un sentiment de la vie, un peu de légèreté.

MÈRE ET FILLE

(Dit la Terre d'ici...)

La Mère, habillée comme pour aller nourrir les poules

La Fille, habillée comme un homme

Une maison isolée dans les collines, un hangar à l'écart de la maison

Nuit d'hiver, des heures ralenties par le froid, silences.
On entend au loin l'abolement perdu de la chienne du voisin...

MÈRE ET FILLE

La Fille, assise, regarde la nuit au-delà des collines.

La Mère apparaît, sortant de la maison.

La Mère (Après un long silence) ... Ma soeur, ses enfants viennent le dimanche, un peu avant midi. Ils lui amènent un gâteau pour le dessert, ils mangent de la viande, et quand leur père retourne dans le jardin après manger, ils demandent des nouvelles de sa santé... C'est une vie simple, claire comme la vie devrait être, personne n'y fait jamais d'histoire, du linge propre rangé dans une armoire. Le reste de la semaine, elle raconte aux autres ce que font ses enfants, elle m'appelle au téléphone pour me plaindre, et puis elle attend le dimanche suivant en regardant dehors... Je déteste ma soeur mais c'est une vie comme la sienne qu'il me fallait. Une vie où les enfants s'occupent de leurs parents quand ils n'ont plus la force de s'occuper d'eux-mêmes, une vie qui finit avec du calme, de la tranquillité, *le repos de la vie mérité pour chacun*, et non pas l'inquiétude qui tourne le sang et rend mauvais l'intérieur... Toi personne ne sait ce que tu fais, où tu habites et comment tu vis. Quand on me demande je ne sais jamais ce qu'il faut dire. Le peu que je devine de ta vie en voyant celle des autres me fait craindre le pire alors je ne dis rien, je reste toute seule avec ma peur de mère trop vieille. Aussi bien un jour les gendarmes viendront nous voir je pense souvent. Ils nous diront ce jour-là que tu es morte et il n'y aura plus rien à craindre du tout, ni rien à espérer non plus. Toute cette vie de misère que ton père et moi avons supportée, tenue sur nos bras par dessus la terre d'ici sera oubliée et il n'y aura plus personne pour s'en souvenir. Tout sera fini, fini avec une croix au-dessus de ton nom. Je voudrais ne rien me rappeler ce jour-là. Je voudrais moi aussi t'avoir oubliée, effacée de ma mémoire, dire que je ne connais ni ton nom, ni ton prénom, dire que je n'ai pas d'enfant, que je n'en ai jamais eu, que toute cette vie n'est pas la mienne et que je ne suis pas non plus celle qui habite dans cette maison. (Temps) Pourquoi es-tu revenue? Tu n'étais pas mieux là où tu étais partie? Il n'y a pas eu ici assez de malheurs comme cela pour que tu y reviennes encore?.. Je savais que c'était toi. Les nuits de pleine lune comme celle-là je ne dors pas. J'ai entendu la chienne du voisin hurler, comme si le malheur revenait. Je savais que tu étais cachée dans ce hangar. Déjà quand tu t'y cachais avec ton frère je savais que vous y étiez. Une mère sent ces choses-là, même si elle ne veut pas les voir. Une mère sait comprendre sans voir, comme la chienne qui hurle, profond dans la nuit. Ton père, lui n'a jamais rien vu que ce qu'il avait devant les yeux, toute sa vie ça a été comme ça, alors aujourd'hui c'est mieux qu'il dorme et qu'il ne te voit pas... habillée comme tu es. (Temps) Depuis qu'il ne travaille plus, il ne fait plus que ça, dormir, des journées entières.

Il dort le jour, la nuit, et l'après-midi il se repose. Moi je l'attends, bien obligée! Je réchauffe son repas plusieurs fois par jour parce qu'il oublie aussi l'heure de manger et le soir je me couche avec lui parce que c'est la nuit... Ce n'est pas simple de vivre avec le même homme toute sa vie. Les journées ne sont pas trop longues pour s'occuper d'un homme qui n'a plus rien à faire! Celui-là n'est pas pire que les autres, mais c'est la vie qui n'est jamais comme on voudrait qu'elle soit. La nôtre, les malheurs se sont mis dedans et nous n'avons rien pu faire. Ils ont fait la vie que nous avons eue à vivre, ils nous ont laissés sur le côté, oubliés et cachés, comme dans un trou avec un mouchoir par dessus. Nous sommes devenus les pierres abandonnées d'un mur et bientôt il n'en restera rien, nous aussi nous serons oubliés. (Elle s'approche) Peut-être que je suis encore ta mère, et peut-être que tu es encore ma fille mais il y a eu trop de malheurs ici pour pouvoir se parler. Certaines familles, les enfants et les parents se prennent dans les bras pour se dire à bientôt, mais nous, nous n'avons jamais su nous parler, alors il est trop tard maintenant pour se prendre dans les bras et se dire à bientôt. Je suis trop vieille pour me souvenir de la vie que j'ai eue, mes yeux à moi aussi sont fatigués! La vie d'ici il faut l'oublier, comme on oublie un mauvais rêve ou comme on ferme la barrière derrière celui qui est parti... Je ne veux pas que tu restes ici, tu entends, et je ne veux pas non plus que tu reviennes. Ce qu'il y a entre nous, il y a longtemps que les malheurs d'ici l'ont emporté.

(Pause)

La Fille J'ai reconnu la maison du voisin avant de reconnaître la tienne... Le chemin qui vient jusqu'ici ne me disait plus rien. J'ai entendu sa chienne, alors j'ai su que j'étais arrivée.

La Mère Cette chienne! On aurait dû la noyer avec les autres.

La Fille Maintenant c'est toi que je reconnais.

La Mère Qu'est-ce que tu veux?

La Fille Attendre ici jusqu'à demain.

La Mère Il n'y a rien pour toi ici.

La Fille Demain je serai partie.

La Mère Tu ne trouveras rien ici, pas d'argent, pas de meuble, rien que tu puisses emporter. Les restes de notre ancienne vie nous les avons donnés à qui voulait les prendre. Il ne reste plus rien, nous n'avons rien gardé.

La Fille Je ne suis pas venue pour emporter quelque chose.

La Mère Alors quoi?

La Fille Je veux une autre vie. Après je partirai comme tu me l'as demandé. Je ne ferai pas d'histoire, tu auras le repos dont tu parles. A nouveau tu seras libre d'imaginer la vie que j'ai, la vie que les parents se font de leurs enfants quand la réalité ne trouble pas leur rêve. Tu pourras te plaindre et pleurer, tu pourras même m'oublier comme tu dis et finir ta vie comme elle t'arrange, déjà je serai loin.

La Mère Je ne comprends rien à ce que tu dis.

La Fille Je veux la nuit d'ici à l'intérieur de moi.

(Temps)

La Mère De la misère et du vent, c'est tout ce qu'il y a ici, rien d'autre... Tu peux prendre ta part comme tu veux si c'est ça. Nous, nous avons notre compte bien plus que ce que nous sommes capables de supporter, mais je ne veux pas que tu restes ici. Je sais qui tu es, je te connais trop pour cela. Je sais que tu n'es pas venue ici pour t'asseoir et regarder les collines dans la nuit. Ce que tu caches, je ne veux pas avoir la force de savoir ce que c'est... Avec ton père nous t'avons toujours protégée de nos malheurs à nous, nous nous sommes saignés les veines pour que tu puisses vivre une vie qui ne ressemble pas à la nôtre. Nous avons fait ce qu'il fallait mais ça n'a pas suffi. Un jour il a fallu que tu partes, sans un mot, sans une explication. Tu as craché sur nous comme on jure et puis tu as tourné les talons, tu nous as laissés sans rien dire. Nous, nous t'avons regardée partir, comme on regarde une maison emportée par le fleuve, sans comprendre pourquoi, sans savoir ce qu'il faut faire. Tu as disparu au bout du chemin, alors nous sommes rentrés. Ton père s'est mis à sa place et moi je lui ai préparé à manger. Nous n'avons rien dit ce soir-là, nous ne pouvions pas parler, le lendemain il fallait travailler. Ce jour-là ton père est parti plus tôt que les autres jours, moi je suis restée ici, toute seule à ne rien faire, je l'ai attendu. Plus tard le chef a appelé, il voulait savoir ce qui était arrivé, pourquoi ton père n'était pas venu travailler. Je ne savais pas lui répondre, je ne savais rien. Alors je l'ai cherché, toute la journée. Le soir j'ai fini par le trouver au bord de la rivière. Il avait les yeux vides comme le ciel, ses mains trop lourdes tombaient de ses épaules. Il ne disait rien, il voulait rester là et attendre. Attendre quoi?... C'est moi qui l'ai ramené ici, moi sa femme, porté dans la maison, presque sur mon dos, c'est moi qui ai fait cela! Après je me suis occupée de lui, comme une femme sait s'occuper d'un homme quand ils ne sont plus d'égal à égal. Sans personne pour s'occuper de ma peine à moi, je me suis occupée de la sienne et c'est encore moi qui le fait aujourd'hui... Tu serais revenue, entrée par la porte un jour de soleil, au-delà de ce que nous avons vécu, peut-être comme une mère et sa fille, sans nous comprendre nous nous serions parlées. Mais tu viens dans la nuit froide de l'hiver, tu ne dis rien, tu restes à l'écart de la maison pour attendre - Qu'est-ce que tu attends? - Je ne veux plus rien moi, je ne veux plus rien pour personne. J'ai enduré mon sort toute seule, alors il est trop tard maintenant pour espérer et attendre. Il n'y a rien à espérer dans la vie d'ici.

La Fille Je ne suis pas venue pour attendre. La nuit n'attend pas le jour et la chienne déjà s'est rendormie. Si tu ne veux pas me voir alors retourne te coucher. Je sais dormir dehors dans les nuits d'hiver comme celle-là. Je n'ai pas peur, ni de la nuit, ni de l'hiver. Je n'ai pas besoin de toi, je saurai trouver toute seule ce que je suis venue chercher.

La Mère Je ne veux pas que tu restes seule, ici, pendant que nous dormons.

La Fille Alors aide-moi à trouver ce que je veux.

La Mère Je ne peux pas.

La Fille Comme une mère à sa fille avant de la laisser partir... Donne-moi ce que je suis venue chercher.

La Mère Personne ne peut donner ce que tu dis.

La Fille La vie que vous m'avez donnée ne vaut rien, une bête malade n'en voudrait même pas. J'en veux une autre. Je ne partirai pas d'ici sans avoir ce que je dis.

La Mère Ce que tu veux ne se prend pas.

La Fille Je saurai le prendre toute seule.

La Mère Maintenant c'est moi qui te reconnais.

La Fille Même la chienne reconnaît ses petits!

La Mère Il n'y a pas d'autre vie pour toi que celle que nous t'avons déjà donnée, que tu nous as jetée à la figure comme du linge trop sale! Tu n'auras rien. Pas même le silence que tu dis. Je sais tenir une fourche, je saurai te faire partir!

(Temps)

La Fille Pourquoi es-tu sortie? Tu pouvais comme ta soeur, rester derrière ta fenêtre, attendre et regarder dehors. La chienne du voisin aurait fini par me reconnaître, par se taire et par calmer la nuit avec elle. Chacune aurait trouvé sa niche, j'aurais dormi ici et demain je serais partie. Tu n'aurais même pas su que j'étais venue. Tu aurais deviné sans savoir, comme on finit par croire à un rêve sans avoir de certitude. Le jour m'aurait emportée, il ne serait rien resté. Mais tu es sortie et maintenant nous sommes là, toutes les deux, bien réelles l'une et l'autre. Tu ne me chasseras pas comme un mauvais rêve, et tu ne feras pas non plus celle qui ne m'as pas vue. Ce qu'il y a entre nous personne ne peut le changer, pas même la force de tes yeux fermés.

La Mère Je ne te laisserai pas ramener le malheur jusqu'ici.

La Fille Le malheur dont tu parles est aussi le mien.

La Mère Quand les pierres tombent dans l'eau elles disparaissent, tu n'as rien à demander. Qui es-tu pour venir jusqu'ici après tant de silence? Quand la seule nouvelle de toi que j'ai eue toutes ces années, c'est ma soeur qui me l'a donnée! Pourquoi est-ce que tu n'as jamais écrit, même pas téléphoné? Qui es-tu pour être comme tu es et venir après tout ce temps t'asseoir là où tu es, comme si rien ne s'y était passé? Tu viens dans l'ombre, tu t'assois comme pour nous regarder dormir et tu voudrais que je ne dise rien? Que je te laisse attendre que la nuit finisse pour te voir repartir avec le jour! Ou peut-être voudrais-tu que j'aie réveillé ton père, que nous restions tous les deux sur le devant de la porte, pour te voir arriver comme nous t'avons vue partir? -"Ma fille, nous avons gardé ce qui est à toi, prends-le, c'est à toi..."- Non, ce que j'ai je le garde! Aujourd'hui c'est moi qui crache par terre. Je ne te reconnais plus, tu n'es plus ma fille, je n'ai pas d'enfant, je n'en ai jamais eu. On ne réveille pas les morts. Ils sont là où ils sont parce qu'ils ne dorment pas et les vivants n'y peuvent rien. Tu as voulu partir, tu as voulu nous oublier, c'est fait. Aujourd'hui il ne reste rien de cette vie-là, tout a été oublié. Nous aussi nous t'avons oubliée.

La Fille Comment je pourrais oublier moi, ce qui est arrivé ici?

La Mère Tu serais restée, comme nous tu l'aurais oubliée.

- La Fille** Personne n'aurait pu vivre la vie d'ici.
- La Mère** Avec ton père nous avons su l'endurer.
- La Fille** En devenant des ombres cachées dans la nuit.
- La Mère** Nous sommes encore là pour dire qui nous sommes, et personne n'a rien à nous demander.
- La Fille** Ma vie à moi est perdue. Je ne sais pas qui je suis.
- La Mère** Même si je le voulais, je ne saurais plus être ta mère. C'est à chacune de faire sa vie et je ne peux plus rien pour la tienne.
- La Fille** Les enfants eux, même s'ils le veulent, n'oublient pas ceux qui les ont faits pour vivre la vie qui est la leur. Ils les gardent à l'intérieur d'eux, comme une pierre serrée dans le poing. Le père et la mère sont comme le revers de leur peau, quand ils sont perdus, ils la retournent et voient leur nom écrit dessus. C'est ce nom qui leur dit qui ils sont. Ma peau à moi est brûlée, son revers sent la galle et la démangeaison, il n'y a plus rien écrit dessus.
- La Mère** Mon ventre à moi est vide, j'ai oublié que je vous ai portés.
- La Fille** Je ne veux pas de tes sentiments. Je sais depuis toujours qu'une mère n'a pas les mêmes pour sa fille qu'elle ne les a pour son fils, mais je ne veux pas te plaindre non plus. Je ne veux ni de tes bras, ni de tes larmes, et je ne veux pas non plus t'entendre me dire à bientôt. Je sais vivre avec les restes des autres, je n'ai pas besoin de toi pour cela. J'ai moi aussi ma nuit alors je n'envie pas la tienne. Je veux rester ici, dormir dans la nuit d'ici, comme je le faisais avec mon frère quand il me racontait le monde et que je ne savais pas encore ce que serait ma vie. C'est la nuit d'ici qui me dira qui je suis, c'est elle qui me donnera son nom.
- La Mère** Les noms d'ici se perdent, le nôtre aussi bientôt sera perdu.
- La Fille** Quand chaque morceau de ton corps, dedans et dehors, peut raconter la même histoire, c'est que tu as vécu une vie toute entière, alors tu peux donner ton nom. Moi je suis déjà vieille, vieille sans avoir de souvenir mais déjà je n'ai plus de nom. Je n'ai rien à donner. Je suis comme l'animal blessé qui ronge sa blessure parce qu'elle seule lui dit qui il est, moi aussi je suis comme la pierre abandonnée d'un mur que personne ne ramasse. Je suis venue parce que je n'ai rien d'autre que la nuit d'ici. Avec ou sans toi, je prendrai ce qu'elle est, mais si je pars maintenant c'est ta peur que j'emmène avec moi.
- La Mère** Je n'ai pas peur de toi. Ma mère à moi ne m'a jamais parlé. Je ne sais pas les mots qu'il faudrait dire.
- La Fille** Assieds-toi et restons toutes les deux. La nuit fera son chemin jusqu'au jour, elle nous portera jusqu'à lui.

(Temps. La Mère s'assoit à quelques mètres de la Fille. Temps. Elles n'ont rien à se dire. Silence.)

La Mère Il fait trop froid.

La Fille Il faut attendre encore.

(Temps)

La Mère Il dort, couché dans sa nuit lui aussi. Je ne veux pas le réveiller. C'est comme ça depuis qu'il ne travaille plus. Au début je croyais qu'il dormait parce qu'il était fatigué, je croyais qu'il voulait rattraper les heures volées à son sommeil par son travail, mais ce n'était pas ça. Avec les jours, les nuits, le temps passé à côté de lui, j'ai fini par comprendre. Il ne dort pas pour se reposer, il dort pour ne plus avoir à penser. Son travail était toute sa vie, il n'était pas capable de penser à autre chose, alors depuis qu'il ne travaille plus, il ne pense plus. Il ne peut pas, c'est devenu trop fort pour lui. Il faut le laisser dormir. Sans doute dans son sommeil, il se voit encore avec la force qu'il avait avant, quand les autres disaient de lui qu'il pourrait être le chef, mais maintenant c'est fini. Il ne faut pas le sortir de ses rêves. Ils le protègent de lui-même, de ce qu'il est devenu, et de ce qu'il pourrait encore faire.

La Fille Moi aussi j'avais des rêves, et mon frère avec moi.

La Mère Ces rêves-là étaient mauvais. C'est comme de croire une autre vie. Il n'y a pas d'autre vie. Rien ne serait arrivé si ton frère n'avait pas eu ces idées dans la tête.

La Fille Comment peux-tu le savoir?

La Mère Maintenant je suis vieille.

La Fille Ce n'était pas des idées.

La Mère Peu importe, elles ont apporté le malheur jusqu'ici et nous n'avons pas su lui répondre.

La Fille Ta soeur dit que c'est lui qui l'a tué.

La Mère Ma soeur ne sait rien, que fouiller dans la vie des autres pour oublier la sienne. Elle ferait mieux de se taire, de rester chez elle, de s'occuper de sa vie à elle! (Elle se lève) Tous les hommes sont des idiots! Tous! Des bâtards de chiens ratés toujours prêts à mordre. Ils se cognent dessus pour se dire qui ils sont, et puis ils viennent pleurer parce qu'ils se sont faits mal. Moi je croyais qu'un fils avait du respect pour son père, et qu'un père avait de la fierté pour son fils, mais ces deux-là ensemble étaient pire que les autres. Tout le mal qu'ils pouvaient se faire l'un à l'autre, ils se le faisaient, jusqu'à oublier qui ils étaient: le père et le fils. Il fallait que l'un des deux fasse manger de la terre à l'autre, pour que l'autre se couche, et qu'il ne se relève pas. Personne n'aurait pu les arrêter. Moi j'avais mes yeux pour avoir peur, pour me taire et pour pleurer mais ma plainte personne ne l'entendait. J'étais celle qui reste dehors. Toute ma vie je suis restée dehors... Notre misère à nous, à toi comme à moi c'est celle-là. Il n'y a rien d'autre à dire et rien à comprendre non plus. Tu peux

creuser la terre, fouiller les murs, attendre des réponses, tu ne trouveras rien. Ce que tu feras, je l'ai fait avant toi. Il n'y a rien d'autre à chercher.

La Fille Je ne veux moi pas de cette misère-là.

La Mère Il n'y a rien d'autre ici que cette misère-là.

La Fille Je ne suis pas venue ici pour changer de vêtements dans ma vie, mettre des habits propres et dire voilà, maintenant j'ai tout oublié. Je veux une autre vie. Comme un jour de soleil lorsque les lits sont défaits, qu'on lave les enfants dehors et que leur nudité est une fête. Je veux moi aussi me donner à un autre, ne plus être la lame d'un couteau ou la brûlure sur la main. Je ne veux plus regarder les autres vivre derrière des fenêtres allumées, être l'errance et chercher qui je suis. Je veux une autre vie que celle-là. Donne-moi ce que je suis venue chercher. Plus tard quand je brûlerai les restes des restes de la vie d'ici, il n'y aura plus que moi pour dire votre vie, alors je dirai ce que je sais, et moi seule saurai me souvenir de toi. Je ne viens pas ici pour emporter quelque chose, ni rien te demander, je viens mettre entre nous la chance de la vie qui continue, celle que je dirai quand le malheur d'ici aura fermé sa porte. Je veux le nom de mon frère, celui que tu gardes pour toi depuis qu'il n'est plus là, comme on garde en soi l'humiliation plus facile à porter que la vie. J'ai pris ma part en venant jusqu'ici, c'est à toi maintenant de décider de prendre la tienne. Je ne repartirai pas comme je suis venue.

(Temps)

La Mère C'est ma soeur qui m'a dit qu'elle t'avait vue, assise dans la rue au milieu d'autres hommes. Je ne voulais pas la croire. Je disais que ce ne pouvait pas être toi, que tu étais partie loin, avec un travail et que jamais tu ne reviendrais.

La Fille C'était moi.

La Mère Et ton travail, celui que tu avais avant?

La Fille Je ne veux plus travailler.

La Mère Toujours comme ton frère, lui non plus ne voulait pas travailler. Il voulait être libre. Libre! Il n'avait que ce mot-là à la bouche. "La liberté! La liberté! Ici vous êtes tous morts! Je partirai d'ici, j'irai dans un pays où les gens sont vivants!" Comment ton père pouvait-il entendre cela, lui qui avait quitté son pays pour venir travailler ici et qui a fait ce travail toute sa vie? Comment pouvait-il le supporter?

La Fille Ce n'est pas pour cela qu'il l'a tué.

La Mère Dans notre pays les hommes étaient faits pour travailler. Quand ils rentraient le soir ils disaient ce qu'ils avaient fait, ils racontaient à leur femme les mots qu'ils n'avaient pas su dire à leur chef. Les femmes les écoutaient, elles gardaient pour elles ce qui n'avait pas su être dit, et les hommes soulagés pouvaient aller dormir. Les femmes se rediraient entre elles toutes ces histoires et les mots trop lourds finiraient dans la rivière avec l'eau de la lessive... Ton frère voulait changer le monde - "Il faut dire le monde disait-il!" - Je me demande qui lui a mis ces idées dans la tête, si fortes qu'elles sont devenues du sang et de la misère pour nous tous.

La Fille Il voulait croire qu'une autre vie était possible.

La Mère Et nous? Crois-tu que nous n'y avons pas cru nous aussi?

La Fille Vous l'avez tué comme un chien qu'on abat parce qu'on a peur qu'il devienne mauvais.

La Mère Tu ne sais plus ce que tu dis.

La Fille La peur, c'est toute la vie d'ici! Enfermée parce qu'il ne faut pas regarder. Se regarder devenir un esclave, et avoir peur même de ne pas le devenir. Se taire et disparaître, surtout ne pas oublier de remercier. Jusqu'où? Jusqu'où faut-il aller pour remercier? Un homme tue son fils pour remercier le monde d'avoir fait de lui un esclave! Faut-il aller plus loin? Qu'est-ce que le monde lui donne en échange? Rien. Pourtant lui continue de se taire et prend sur lui ce qui est arrivé. Je ne veux pas vivre cette vie-là.

La Mère Ton père croyait que son travail protégerait notre vie.

La Fille Cette vie-là n'a jamais existé.

La Mère Tais-toi!

La Fille Quand je suis revenue vivre ici, il y avait la photo de mon frère sur le buffet et vos silences à vous pour le garder. Je ne savais même pas où m'asseoir.

La Mère C'est avant qu'il fallait parler, après il n'y a plus rien à dire.

La Fille Le silence des vivants est une insulte à celui des morts.

La Mère La peur ne s'enlève pas comme un manteau. Tous les pères et toutes les mères du monde laissent leurs enfants partir, mais tous ont peur de ce qu'ils deviendront. Si par malheur les enfants partent avant eux, ils sont des hommes et des femmes comme les autres, ils ne comprennent pas ce qu'ils vivent.

La Fille Je ne laisserai pas le nom de mon frère dormir dans cette maison.

La Mère Qu'est-ce que tu veux?

La Fille Brûler ce qui reste d'ici, comme on le fait avant de tout recommencer.

La Mère Je ne te laisserai pas faire.

La Fille Je ne le réveillerais pas.

La Mère Va-t-en d'ici!

La Fille Je prendrai ce qui est à moi.

La Mère Ton père lui-même ne sait plus qui il est.

La Fille Le nom de mon frère est à moi, il ne restera rien.

La Mère Je ne veux plus te voir!

La Fille Tu n'es plus ma mère!

La Mère Disparais!

La Fille Tu disparaîtras avec lui!

(Elles se battent. La Mère finit par avoir le dessus sur la Fille. La Fille reste couchée. La Mère va s'asseoir au fond du hangar, dans l'ombre, là où la lune ne peut plus l'éclairer. On entend leurs respirations se calmer. La Fille ne dit plus rien. Silence)

La Mère C'était un accident... Des jours entiers je suis restée assise, j'essayais de comprendre, je n'y arrivais pas... Dehors la terre écrasée de soleil, les murs, il n'y avait personne... Reste, reste encore avec moi, comme un fils avec sa mère, un peu... Je ne veux pas t'oublier, je veux te garder encore. Tu es mon fils, cela je me souviens... Je suis une mauvaise mère... Comme une vieille femme qui ouvre ses jambes pour se réchauffer... La lune prend mon sommeil, elle trouble mes rêves... Je ne sais plus ce que je dis... (Elle respire) Je n'ai jamais eu d'autre vie que lui. (Elle respire) Certains jours on allait à la rivière tous les deux. On s'asseyait, on restait jusqu'à la nuit tombée. Souvent on ne disait rien, on regardait les arbres, les collines d'ici. C'était à l'intérieur de nous. Personne ne nous a jamais appris à parler... Le reste n'a jamais eu d'importance. (Temps) Notre vie s'est mise à changer d'un seul coup, comme les nuages qui noircissent le ciel quand ils font de l'ombre sur la terre, la nuit est venue jusqu'ici. Ton frère disait que le monde dans lequel nous vivions était comme une guerre qui ne veut pas finir. Il disait aussi que ton père s'était trompé de vie, que son travail n'était pas un travail mais un moyen de ne rien dire pour laisser les autres essayer leurs pieds sur son dos. Il disait qu'il irait lui le fils de son père, trouver le chef et lui dire comment il s'appelait. Puisque son père ne savait pas faire entendre son nom, lui le saurait. Comment pouvait-il supporter cela? Lui qui avait travaillé toute sa vie sans rien dire, sans jamais demander quelque chose à quelqu'un, comment pouvait-il entendre son propre fils dire que sa vie n'était rien? Il voulait le chasser, comme son père l'avait chassé, lui, avant qu'il ne vienne ici. C'est moi qui n'est pas voulu... Je ne sais pas ce qui est arrivé. (Elle respire) J'étendais le linge, j'ai entendu le coup de feu. J'ai couru jusqu'à la maison, ton frère était par terre, il y avait du sang autour de lui. Ton père ne disait rien, il regardait ses mains. Ses yeux se vidaient de regard, comme les yeux d'une femme qui se remplissent de larmes. Une autre vie! Une autre vie! Celle-là ne pouvait pas être la mienne. Mais aucune autre vie n'est venue. Plus tard il y a eu l'ambulance, les gendarmes, mais c'était fini. J'ai suivi ton père à la gendarmerie, j'ai répondu pour lui aux questions qu'on lui posait, lui ne disait rien. Il n'arrivait pas à parler. Le lendemain, c'est moi qui ai lavé le sang, le 13 mars 1976, le lendemain du 12. (Grand temps) Moi aussi j'ai voulu mettre le feu à cette maison. Je voulais le haïr et me haïr moi-même, ne plus exister et disparaître dans les flammes, je n'y arrivais pas. L'homme que j'aimais était encore mon fils, je n'arrivais pas à comprendre. Je l'aimais... J'ai demandé à ma soeur de te prendre chez elle, de s'occuper de toi, de te garder, de te faire grandir. Je ne voulais plus être mère. Je ne voulais plus être qu'avec lui, me cacher avec lui dans sa misère, aller là où les hommes ne vont que parce qu'ils sont obligés d'aller, humiliés, parce qu'ils savent qu'ils ne reviendront pas. Il partait le jour et moi je restais ici, je regardais les murs, j'attendais la nuit, *notre nuit*... Moi aussi j'ai regardé le ciel. Je m'asseyais comme toi, je regardais la nuit

jusqu'au plus profond des collines, j'attendais, mais aucune réponse n'est jamais venue, ni du ciel ni des hommes. Il n'y a rien à comprendre au malheur. Le monde tout autour détourne les yeux de peur de s'y reconnaître, mais personne ne répond au silence qui l'entoure. Ma soeur me disait de partir pour ne plus jamais le voir. Elle me disait de mentir, de dire que ce n'était pas un accident, que je l'avais vu tirer. Elle ne l'a jamais aimé... Pourquoi les hommes et les femmes vivent-ils ensemble? Pourquoi brusquement se mettent-ils à vivre côte à côte? Et pourquoi continuent-ils à vivre ainsi? Il était dans ma vie et j'étais dans la sienne. Nous étions trop l'un l'autre pour avoir une autre vie. L'idée de s'arracher un bras peut venir à un homme, mais pas à une femme, une femme sait accepter le poids. J'ai accepté le sien. Il n'y a qu'une chose que je comprenais. Je comprenais ce que nous avait dit l'homme habillée comme une femme, je comprenais le meilleur et le pire. J'avais perdu mon nom pour celui de cet homme, j'avais perdu ce qui faisait ma vie, et pourtant je restais avec lui. Le meilleur et le pire, je les avais tous les deux, ils étaient dans ma vie, le même homme. Je mangeais à la même table que lui, je dormais dans le même lit, je respirais le même ciel et je marchais sur la même terre, celle-là même où l'homme que j'aimais avait mis mon fils. Est-ce qu'il y a quelque chose à comprendre à cela? *Est-ce que nous sommes trop pauvres pour pouvoir le comprendre?* Au cimetière je sentais le regard des autres, il semblait dire pauvre femme comme on prend du plaisir à avoir pitié. Je ne pouvais pas leur cracher au visage alors je crachais sur leurs morts pour me soulager du mien. Je voulais la justice, l'équilibre du poids que le malheur avait mis d'un seul côté, du mien. Je n'étais plus moi-même... (Elle respire) Il n'y a pas de mot pour dire ce que j'étais devenue. (Elle regarde sa fille) Je ne voulais pas rester seule.

(Silence. La Fille s'est endormie. La Mère s'assoit près d'elle et finit par trouver le geste de la prendre. Elles sont toutes les deux comme une mère et une fille, oubliées d'elles-mêmes et de ce qui les a séparées. Elles n'ont plus d'autre nom que celui qui les tient l'une à l'autre: Mère et Fille.)

La terre d'ici était faite pour être sans ombre, humble et modeste, mais c'est le malheur tout ça. La misère des autres, celle qu'on lit dans les journaux, celle qu'on voit à la télévision, c'est celle-là qui est venue jusqu'ici. "Je suis la mère de ma mère dit-elle, petite soeur d'une lune sans soleil, ombre perdue, nuage, mais je sais que moi aussi je peux aimer. Comme les arbres coupés se souviennent du vent qu'ils arrêtaient, comme la chienne qui hurle profondément dans la nuit, je sais que je peux être celle qui est, et exister comme je suis." Le malheur noie la terre comme la rivière qui déborde, il emporte avec lui l'idée même de ce qui peut pousser, mais il n'emporte pas la mémoire de ceux qui disent qui ils sont. La terre d'ici porte une autre histoire dans le revers de sa manche. Qui croit cela? Une femme n'a pas besoin de perdre son nom pour être aimée d'un homme. C'est l'amour qui est plus fort. Plus fort que le nom, plus fort que le sang qui coule dans les veines, plus fort que la misère et le vent. Aucun homme ne peut croire cela, moi je le crois. On dit que les pierres ont une vie plus longue que celle des hommes, mais c'est faux. Les pierres ne savent pas aimer. Elles disparaissent comme du sable dans le vent et il ne reste plus rien d'elles. Tandis que les hommes s'ils le décident, additionnent toutes les vies que les femmes ont données, toutes les vies qu'il y a eues avant eux et alors le malheur qui est aussi la vie puisque les hommes ne savent pas vivre sans lui, aide ceux qui suivent à mieux comprendre ce qu'ils vivent. Qui aurait pu croire cela? Nous sommes devenus comme de la misère et du vent, des pierres abandonnées sur un chemin que le malheur a traversé, mais nous sommes encore là pour dire qui nous sommes, vivants, étonnés de nous-mêmes et de

notre désir d'exister. Je veux croire cela, je veux croire à toutes les vies, nues du sang des hommes que les femmes ont portés jusqu'à nous -dit la terre d'ici-.

(Temps immense. Nudité de l'aurore découvrant les collines. Quelques oiseaux. La Fille se réveille)

La Fille Je dois partir.

La Mère Dans une heure il sera levé. Tu ne veux pas attendre un peu? Manger quelque chose?

La Fille Non.

La Mère Moi aussi j'aurais aimé partir loin, aller dans un pays où quand il pleut les gens disent qu'il fait beau temps... Il paraît que là-bas les hommes se mettent à l'ombre des arbres et racontent des histoires que les femmes font semblant de croire... J'aurais aimé partir là-bas, mais ton père disait que c'est ici que nous ferions notre vie, alors j'ai fait ce qu'il disait, je suis restée ici...

La Fille Il faut que je parte.

La Mère Oui.

La Fille Je ne sais pas si je reviendrai.

La Mère ... Ce jour-là nous t'attendrons avec ton père, et il se fâchera de ne pas te voir arriver parce qu'il aura faim.

La Fille Je penserai à vous.

(La Mère lui donne son manteau)

La Mère Il ne faut pas que tu attrapes du mal.

(La Fille met le manteau, trop grand pour elle. Elles s'embrassent toutes les deux puis se séparent. La Mère a un frisson de froid.)

La Fille Merci.

La Mère Cette fois c'est moi qui dirais à ma soeur que je t'ai vue.

(Temps)

La Fille Dis à mon père que je suis sa fille, que je le resterai.

(Elles ne disent plus rien. La Fille s'en va. La Mère reste seule, regarde les collines. Silence. On entend la chienne du voisin aboyer. La Mère rentre dans la maison.)

LÀ OÙ LE SOLEIL SE LÈVE

(Les Abandonnés)

Vers l'Est. Il savait où regarder, il n'y pensait même pas. La direction était inscrite en lui, comme d'instinct l'animal perdu sait retrouver la route qui est la sienne. La nuit était claire, précise, c'était une nuit d'hiver. Dans le ciel chaque étoile était comme découpée à la lame fine d'un couteau. La lune était une pierre précieuse. Il faisait très froid. Aussi loin qu'il puisse regarder, il n'y avait personne. Au-delà, lui n'était jamais allé. On lui avait raconté, il l'avait vu à la télévision, mais jamais avec ses yeux, lui aussi, comme les autres avait le travail. Alors pour lui-même et sans rien dire, il préférait se lever une heure avant l'aube, sortir, quelle que soit la saison. Il n'avait pas de jour, pas de saison préférés, il pouvait rester des mois sans venir, sans y penser non plus. Et puis le besoin, la nécessité, comme une faim subie qu'il ne pouvait plus contenir, il se levait et s'habillait, peu lui importait le temps. Il savait que ce qu'il viendrait chercher serait là mais ne l'attendrait pas. C'était à lui de venir. La règle était écrite depuis bien plus longtemps que lui, il la connaissait, il l'acceptait. Maintenant, il attendait. Il savait que très vite le ciel changerait de couleur. Il ne pouvait pas le deviner, juste pressentir l'instant. Il l'accompagnerait. Déjà le ciel était moins profond, des nuances de bleu apparaissaient, mais aussi des formes, des contours. Les étoiles étaient toujours visibles, comme de simples veilleuses, elles assistaient le mouvement qui ne s'arrêtait plus. On commençait à voir, à reconnaître, on pouvait dire le nom d'une colline, l'herbe dans un champ, les animaux restés dehors. A ce moment-là, il ne pouvait pas dire son sentiment, il faisait lui-même partie du jour, il était dans le même sens que lui -là où le soleil se lève- il ne pouvait plus s'en écarter. Dire son sentiment c'eût été le perdre, comme le premier *je t'aime* ne dit pas l'amour mais constate la première rupture des amants. La beauté, il ne pouvait pas la dire, juste la tenir dans sa conscience incertaine, comme un oiseau déniché. Comme les orangés sauvages d'une autre terre, la nuit n'était déjà plus ce qu'elle était et les dernières étoiles disparaissaient une à une, laissant les premières lueurs prendre leur place et tenir la nuit dans son retranchement. Il faisait déjà jour et le soleil s'enhardissait. La clarté du soleil. Mais ce qui était clair dans son esprit, parce ses yeux s'étaient reposés dans l'ombre, bientôt serait confus, il savait que lui aussi disparaîtrait. Déjà il n'était plus dans l'aube, déjà les chemins se séparaient. Le soleil suivait sa course dans le ciel, lui savait qu'il devrait rentrer. Trop tard pour se coucher, il entamerait une autre journée sans y penser du tout. Ce jour-là il ne rentra pas dans la maison. Il partit comme il était sorti. *Il faut dire le monde pensait-il, dire le monde.*

DEUX FRÈRES

(Éloge de la Légèreté)

Deux Frères, ils ont sensiblement le même âge et pourtant l'Un paraît beaucoup plus vieux que l'Autre

Un café à l'abandon, non loin d'un poste de garde à la frontière

Givre et soleil, il fait froid mais la porte est ouverte sur la rue, on voit le ciel. On entend par moments la voix d'un prêtre qui chante faux...

DEUX FRÈRES

Le café est vide. Les deux frères sont assis à une table, côte à côte, face au comptoir. Absents l'un à l'autre, ils sont chacun perdus dans leurs pensées.

L'Un C'est la misère!

(Temps)

L'Autre La pauvreté!

(Temps)

L'Un La désespérance!

(Temps)

L'Autre L'humanité...

(Temps)

L'Un L'éternité...

(Temps)

L'Autre Comme le soleil...

(On entend la voix du prêtre qui chante faux. Il s'arrête)

L'Autre *Maintenant nous sommes seuls, et c'est à nous d'être le monde...*

(Silence de l'Un)

L'Un Il y avait cette femme, une grosse, je ne sais plus son nom... 120, 150 kilos peut-être... Il fallait toujours plusieurs hommes pour la contenter, un seul n'y arrivait jamais...

(Silence de l'Autre)

L'Un Les types venaient l'après-midi... Ils restaient, ils attendaient leur tour...
Chacun espérait en attendant, mais quand ils l'entendaient crier, ils savaient qu'elle avait eu son compte, que ce n'était plus la peine d'attendre, et qu'ils devraient revenir encore, un autre jour... Ils se disaient aussi que ce jour-là ils passeraient les premiers, alors ils repartaient sans rien dire...

(Silence de l'Autre)

L'Un Quand elle est morte les types étaient tous là. Ils étaient si nombreux que certains n'avaient pas pu rentrer. Ils étaient restés dehors... Son mari qui était tout l'inverse disait: "Je ne veux plus la voir! Je ne veux plus la voir!" Ce sont eux qui l'ont aidé pour la descente du corps. Quand ils ont eu fini, l'un d'eux est allé le voir, il lui a dit: "voilà! C'est pour qu'elle ait une belle cérémonie." (Temps) Les types avaient donné tout ce qu'ils avaient. Il y avait une fortune dans ce qu'ils avaient laissé.

(Temps)

L'Autre Les hommes ne peuvent pas non plus n'avoir que du mauvais.

(Temps)

L'Un Seulement comme le mari voulait qu'il ne reste rien, il a gardé l'argent pour lui, et la femme il l'a fait brûler sans rien dire à personne. Les autres l'ont appris plus tard, ils n'en revenaient pas. Ils ont appris aussi qu'avec l'argent, il se payait des filles, qu'il les ramenait chez lui, et puis qu'il les baisait dans sa cuisine... Et tout ça en regardant la photo de sa femme, qu'il avait mise dans un cadre à côté du buffet.

L'Autre Il fallait bien aussi qu'il ait des sentiments...

L'Un Juste devant sa photo!

L'Autre Puisqu'elle était morte!

L'Un Pauvre femme!

L'Autre C'était un geste d'amour.

L'Un Les types étaient malheureux comme de la pierre.

L'Autre Ils auraient voulu quoi?

L'Un Je ne sais pas... quelque chose...

L'Autre Oui...

(Temps)

L'Un Des générations entières n'y suffiront pas!

(On entend au loin la voix du prêtre qui chante faux. L'Autre se lève et va poser les verres sur le comptoir.)

L'Autre J'ai connu une Chinoise...

L'Un Une Chinoise!

(L'Un se lève à son tour et met sa veste sur la chaise. L'Autre revient. Ensemble ils prennent la table pour la mettre sur le côté et avoir plus de place. Silence. Pendant que l'Autre prépare la musique, l'Un sort son peigne et se recoiffe devant la glace. Ils finissent tous les deux en même temps ce qu'ils font, puis ensemble ils reviennent et se mettent face à face.)

L'Autre Une fois sans la musique, juste pour les pas.

L'Un Oui.

(Ils vont pour commencer)

L'Un Juste pour les pas?

L'Autre C'est ce qu'on a dit.

L'Un (Après une hésitation) Qui est-ce qui fait la femme?

L'Autre Moi, après on changera.

(L'Autre fait la femme. Avec beaucoup d'application ils font les pas de la danse qui viendra après)

L'Un et l'Autre Un... un, deux, trois... Un...un, deux, trois... Un... un, deux, trois... (Ils continuent)

L'Autre Je vais mettre la musique.

L'Un D'abord avec les bras.

(Ils se prennent dans les bras, puis continuent en comptant leurs pas)

L'Un et l'Autre Un... un, deux, trois... Un... un, deux, trois... Un... un, deux, trois...

L'Un Va mettre la musique.

L'Autre Oui.

(L'Autre va mettre la musique. Dans le même temps l'Un va se recoiffer. Ensemble, ils se remettent en place. Musique)

L'Un Je ne sais plus qui fait la femme...

L'Autre Moi!

L'Un Oui, c'est ça!

(Ils dansent, d'abord en ne faisant que les pas, en comptant et sans se prendre dans les bras, puis ils essaient sans compter et enfin en se prenant dans les bras. Très vite ils se perdent et s'arrêtent. L'Autre va éteindre la musique. Silence)

L'Un On n'y arrive pas...

L'Autre Quoi?

L'Un Tout ça!... Les pieds, les mains, la musique...

L'Autre On n'a même pas commencer.

L'Un C'est pareil! Avec les bras, sans les bras, en comptant, sans compter! On n'y arrive pas, on n'y arrive pas.

L'Autre Il faut bien qu'on fasse quelque chose.

L'Un Et les Chinois, comment ils font eux!

L'Autre Les Chinois?

L'Un Oui, les Chinois, pour être aussi nombreux!?

(Temps)

L'Autre Je ne comprends rien à ce que tu dis.

L'Un C'est parce qu'on parle trop. Voilà! C'est parce qu'on parle trop qu'on n'y arrive pas. Le problème c'est l'imagination. Plus on parle et moins on peut imaginer. On redit ce qu'on a déjà dit.... Et plus on redit encore ce qu'on a déjà dit, plus on s'aperçoit que ce qu'on redit, on l'avait déjà dit... Alors on finit par ne plus rien dire du tout, par parler pour cacher la misère. Personne ne dit plus rien à personne, chacun agite les bras ou bien remue la langue mais personne n'est plus avec personne, les mots ne sont plus là que pour cacher la misère, c'est tout!

L'Autre Et le jour où une femme nous invitera à danser pour de vrai?

L'Un (Après une hésitation) Un homme doit pouvoir imaginer dans sa vie! Sinon il refait les mêmes gestes, il redit les mêmes mots. Il revit la vie qu'il a déjà vécue! Quand on refait les mêmes gestes, et qu'on redit les mêmes mots, il ne se passe rien, c'est vide. Là, c'est vide!

L'Autre On pourrait essayer avec une autre musique?

L'Un Oui, on pourrait aussi essayer d'enculer le chien!

(Temps)

L'Autre (Il pense au chien) ...

(Silence)

L'Un Je vais faire la femme.

L'Autre Toi?

L'Un Quand c'est toi qui fais la femme, je suis obligé d'imaginer que tu es une femme... (Il le regarde) Si je fais la femme, je pourrais te regarder comme tu es, et m'imaginer à l'intérieur de moi-même que je suis une femme.

L'Autre C'est mieux?

L'Un Va mettre la musique.

L'Autre De toutes façons, moi j'aime bien les deux!

(L'Un fait la femme. L'Autre va remettre le disque. Ils reprennent leurs positions initiales pour danser, puis inverse leurs places. Ils dansent)

L'Autre D'abord les pas...

L'Un Oui, oui...

L'Autre Maintenant!

(Ils se prennent dans les bras. Ils dansent. Leur danse est à la fois légère, harmonieuse et parfaitement rythmée. Ils dansent jusqu'à la fin de la musique. Ils s'arrêtent, étonnés de ce qu'ils ont réussi à faire. Ils se séparent. Temps.)

L'Un L'imagination!

L'Autre *Nous dormirons ensemble dans nos manteaux de pluie.*

(Ils s'assoient, éloignés l'un de l'autre, comme si rapprochés par la danse, ils n'avaient plus besoin d'être côte à côte. Silence. On entend la voix du prêtre qui chante faux. Ils sont soudain pris d'une grande tristesse.)

L'Autre Quand un homme et une femme dansent...

(Silence de l'Un)

L'Autre Comme ça...

(Silence de l'Un)

L'Autre La danse, c'est au début...

(Silence de l'Un)

L'Autre Mais après...

(Temps)

L'Un ...

L'Autre Après...

(Temps)

L'Un *Ils s'embrassent.*

(Silence. Ils hésitent tous les deux puis se décident. L'Autre va fermer la porte, dans le même temps l'Un s'écarte et sort de la poche de sa veste la boîte neuve d'un spray buccal. Pendant que l'Autre ferme la porte, l'Un sort le spray de sa boîte, lit la notice, puis rafraîchit son haleine. Ensemble ils reviennent)

L'Autre On garde les mêmes rôles?

L'Un Oui.

(Ils inversent leurs places. Temps. Maladroitement ils se prennent dans les bras puis tentent de s'embrasser. La tentative du baiser devient un geste d'amour. Très vite comme si leur désir n'avait plus la conscience de ce qu'il est, et que seule comptait la nécessité de l'expression de cet amour, ils s'embrassent. Une fois le baiser terminé, ils se séparent. L'Autre va rouvrir la porte pendant que l'Un se recoiffe. Ensemble ils remettent la table, puis se rassoient côte à côte. Dehors on voit les silhouettes des gens marcher dans la rue. Silence)

L'Autre (Regardant dehors) Tu l'as déjà baisée la femme que tu disais?

(Temps)

L'Un Seulement sa photo.

(Temps)

L'Autre Tu me la prêteras?

(Temps)

L'Un Un jour, c'est nous que les créatures regarderont en photo!

(Temps)

L'Autre Le mieux ce serait qu'on ait la même femme, on pourrait la baiser tous les deux.

(Temps)

L'Un Une qui nous trouverait beaux...

(Temps)

L'Autre Ou alors la femme de Botticelli...

(Chacun dans ses pensées imagine la vie qu'il pourrait avoir, et comme ils ne savent plus quoi dire, ils se taisent. Ils restent ainsi et contemplent dehors le soleil qui devient ce qu'il est.)

Fin